

vis venir à moi un homme que ses cheveux longs auraient fait prendre pour un Sauvage ; mais il était habillé comme les blancs : je désirais trouver en lui un Canadien : je présente la main, suivant l'usage de la prairie, et j'accompagne ce geste d'un bonjour qui m'est rendu en bon français. Vous auriez de la peine à concevoir l'impression que l'on reçoit en entendant, au milieu de ces vastes solitudes, l'accent de sa langue maternelle. — Oh ! vous parlez français ? — Puis une nouvelle poignée de main : « Vous êtes donc Canadien ? Les Canadiens sont répandus par toute la prairie ? — Je suis Iroquois. » — « Vous êtes Iroquois ! Connaissez-vous Ste. Marie ? » — « J'en viens. » — Et votre nom donc ? — « Ignace. » — Je n'essaierai pas de vous peindre ce que j'éprouvai alors. Ignace était le compagnon fidèle du R. P. De Smet qu'il cherchait actuellement ; Ignace un homme dévoué, un des meilleurs guides de la prairie. Sur-le-champ nous retournons à la petite caravane, et je l'installe guide et capitaine, charges que j'avais portées assez longtemps pour m'en décharger avec empressement. Une si heureuse rencontre ne pouvait arriver plus à propos. Comme c'était le jour de la fête de la Ste. Vierge, nous l'attribuâmes à la protection de cette bonne Mère.

« Le nouveau capitaine nous fit camper près d'une troupe de Canadiens, employés au Fort Hall qui chassaient au chevreuil : on nous offrit de la viande de bien bonne grâce ; mais, comme ils étaient loin d'être dans l'abondance nous les remercîâmes : On nous apporte deux enfans à baptiser ; je profitai de l'occasion pour dire quelque chose d'édification à ces pauvres gens à qui il arrive si rarement de voir des prêtres. Leur conduite s'en ressent, grâces cependant à l'instruction solide qu'ils reçoivent de leurs curés dans leur enfance, les Canadiens conservent toujours le précieux on de la foi, et un grand respect pour les prêtres : aussi ont-ils beaucoup contribué à avancer l'œuvre des missions dans ces contrées.

« Au même endroit on trouve d'abondantes sources d'eau semblable à l'eau de Seltz, et une terre blanche qui supplée le savon et qui a fait nommer cet endroit *terre blanche*.

« Le lendemain Ignace nous fit gagner quelques lieues par un chemin sûrment nous n'aurions pas trouvé sans lui, et en trois jours nous arrivâmes au Fort Hall où nous fûmes parfaitement accueillis par le commandant, M. Le Grand. J'avais compté trouver là le R. P. De Smet ; non-seulement je ne l'y trouvai pas, ni aucune nouvelle de son arrivée, mais j'y rencontrai des difficultés plus grandes que toutes celles qui nous avaient assaillis dès le commencement. D'après la règle nous devons nous diriger vers la résidence du Supérieur, vers Ste. Marie ; mais on ne cessait de nous parler des *Pieds-Noirs* dont nous avons à traverser les terres, et qu'on avait vus depuis peu dans ces parages. Que faire ? Charger nos mules et laisser là nos voitures ?

« Au fort on ne pouvait ni remiser les voitures, ni nous prêter des selles ; car on faisait partir le même jour 140 chevaux pour la chasse au castor en Californie ; il eût fallu sacrifier les voitures pour faire des selles ; car nous n'avions pu trouver là de bois convenable ; c'était plus de \$300 (1500 fr.) perdus pour la mission. Quoi donc ? Envoyer à Ste. Marie pour avoir du secours ? Nous savions par Ignace qu'il n'y avait que quelques femmes et quelques enfans ; tous ces Indiens étant partis pour la chasse. Que faire donc ? Nous abandonner aux soins de la divine Providence, faire route à travers le danger. Mais de nouvelles difficultés nous attendaient là. Dès que notre résolution fut connue, un des voituriers nous abandonne, les deux autres demandaient leur congé : Ignace lui-même était effrayé ; je le rassurai en lui faisant remarquer que nous venions uniquement parce que le bon Dieu nous envoyait : que, puisque c'était Lui qui nous mettait dans une position si critique, ce serait Lui aussi qui nous protégerait. C'en fut assez pour dissiper toutes ses craintes. — Quand aux voituriers, ils avaient de la religion : on leur représenta, qu'ayant été l'un et l'autre tirés par nous de positions fâcheuses, ce ne serait pas beau pour eux de nous abandonner dans les moments où ils nous étaient nécessaires ; c'en fut assez.

La suite au prochain numéro.

— Une correspondance de Berne parle des appréhensions qu'éprouvent les honnêtes gens de ce canton, par suite des mouvemens des Radicaux qui prennent leurs mesures pour effacer la honte de la défaite qu'ils ont essuyée devant Lucerne. Le gouvernement de Berne, à lui-même, de sérieuses inquiétudes, et une lettre de Zurich, adressée au *Journal des Débats*, annonce

que les Députés de Berne avaient tout d'un coup quitté Zurich pour retourner chez eux.

« La cause de ce départ, ajoute la lettre, n'est pas un mystère ; aujourd'hui même, 10 août, devaient se réunir à Berne les comités de district de la fameuse ligue populaire. L'événement est bien de nature à inspirer de l'inquiétude au gouvernement de ce canton. »

« On peut juger par là des excès que l'on redoute de la part des anarchistes. Le gouvernement de Berne lui-même, après avoir encouragé les corps-francs, en est réduit à trembler devant eux, et à être effrayé des passions populaires qu'il a déchainées. Les gouvernements comme les hommes, sont punis par où ils ont péché.

« Si le gouvernement de Berne temporise, il se verra bientôt débandé et entraîné malgré lui par le mouvement radical ; s'il veut arrêter ce mouvement, il aura à lutter contre la ligue populaire qui est plus forte que lui, et qui s'emparera du pouvoir. Dans ce cas la ligue trouverait bientôt un prétexte pour attaquer de nouveau Lucerne. On dit que les corps-francs se disposaient à recommencer leurs hostilités au mois de septembre, et comme c'est une guerre d'extermination que veulent faire ces prétendus régénérateurs de leur patrie, il est à craindre qu'on ne reçoive bientôt de tristes nouvelles de ce malheureux pays, livré aux horreurs de la guerre civile par de mauvais citoyens qui essaient de cacher sous le nom de la liberté leurs projets liberticides et leurs tentatives d'anarchie ; on croit cependant que les grandes puissances interviendront.

« Les cantons catholiques, de leur côté, font de grands préparatifs de guerre. Tous les hommes en état de porter les armes sont organisés et parfaitement exercés. Des journaux qui ont toujours l'heureux esprit de trouver le petit mot pour rire dans les choses le plus affligeantes, ont parlé de femmes s'exerçant en Suisse aux manœuvres militaires sous le commandement de leurs curés ; si ces niaiseries méritaient une réponse sérieuse, nous dirions qu'il pourrait bien n'être pas inutile pour les femmes des cantons catholiques de savoir se défendre contre des ennemis pour qui rien n'est sacré, et nous citerions un fait à l'appui.

« Lors de la déroute des corps-francs, au mois de mars dernier, une bande de ces forcenés vint à passer, dans sa suite, par un village du canton d'Underwalden. Tous les hommes de ce village étaient venus au secours de Lucerne, il ne restait que les femmes et les enfans qui prirent la fuite en voyant arriver les débris des corps-francs. Ces braves qui d'avaient pu tenir pied devant les carabinés des montagnards, eurent le courage de faire feu sur ces femmes qui fuyaient, et en blessèrent plusieurs. Ce n'est pas, du reste, le seul exemple de tentatives de meurtre, faites de sang froid par ces assassins sur des femmes, des vieillards et autres personnes sans défense. Les journaux qui se sont tant divertis de l'armement des femmes, auraient dû rapporter le fait que nous citons ici. L'une de ces nouvelles, explique l'autre.

« Nous avons entendu, le jour de l'Assomption, dans une Eglise de village, mais un village royal, tout voisin de Paris, à Marly-le-Roi, où prêcha dans son temps sans doute le Père Bourdaloue, un orateur de sa compagnie, celui de notre époque qui cherche le plus à lui ressembler, M. de Ravignan. Bien que la fête de Marie fût texte du sermon et le sujet que l'éloquence de *congrégation* affectionne le plus, M. de Ravignan a été court, simple, affectueux. L'auditoire était nombreux et brillant, car ce n'est pas la première fois que l'abbé de Ravignan se fait entendre dans l'humble chaire de Marly-le-Roi. Nous avons appris qu'il acquitte chaque dimanche par sa parole douce, résignée, jusqu'ici libre de toute allusion, l'hospitalité qu'il a reçue dans ce village, chez la princesse de Luxembourg, depuis le triomphe de M. Rossi. »

A l'appui de cette correspondance, nous pouvons citer une lettre écrite à Mgr. de Montréal par un Monsieur bien connu dans cette ville et dans laquelle il mentionne les détails que sa mère lui donne sur la situation des cantons catholiques de la Suisse et voici comme il s'exprime :

« Ma mère, dans sa dernière lettre m'a envoyé l'image que je mets dans celle-ci, en me chargeant de vous la remettre et de vous prier de dire un mot à Dieu et à la Ste. Vierge, en faveur des pauvres cantons catholiques qui vont certainement, être attaqués cet automne et, seraient sans aucun doute écrasés si la Ste. Vierge ne combattait pour eux. Ma mère me dit, qu'il est beau de voir les soldats à Fribourg, Lucerne et Sion, aller chaque matin à la messe presque tous communiant, souvent retournent à l'église dans la jour